



TOUTE VÉRITÉ

de Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey

mise en scène
Caroline Gonce

TOUTE VÉRITÉ

Sur le plateau, un père et un fils. Le père était sous-officier, le fils est devenu écrivain. Un passé lourd de ressentiments, une haine à couper au couteau... Ces deux hommes ont un compte à régler. Une pièce intense, écrite à quatre mains, par deux importants romanciers d'aujourd'hui.

Mari et femme depuis vingt ans, Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey ont écrit à quatre mains ces mots qui vrillent, cette confrontation d'une violence extrême qui permet à chacun d'affronter sa propre histoire. Dans *Toute vérité*, personne ne sort indemne de ce face à face cathartique qui fait voler en éclats les arcanes d'une destinée familiale.

Il y a quelques années, un livre de Corneau eut pas mal de succès, *Père manquant, fils manqué*. Est-ce le thème de *Toute vérité*? Oui et non. Qui manque à qui et pourquoi? Un homme et son fils, un homme et son père, dans un huis clos déchirant et pudique à la fois, explorent les creux, les lacunes, les contresens, les actes manqués et les vrais coups fourrés d'une relation violente et passive à la fois.

Les droits et les devoirs, la soif de reconnaissance, les fondements de l'identité d'homme, mais aussi de cette identité de père qui traverse la vie de l'homme... Tout cela et bien autre chose encore, sourd du dialogue bouleversant de ces deux hommes qui n'ont pas su se rencontrer.

Hommes ou femmes, les spectateurs ne peuvent qu'entendre l'écho de leur petite musique familiale personnelle, ce qui leur a manqué, ce qu'ils en ont fait et, en filigrane, une compassion immense pour ces fils et ces pères qui ne peuvent accéder à la sérénité.

Caroline Gonce



MARIE NDIAYE

Marie NDiaye est née dans la région Centre à Pithiviers, le 4 juin 1967, d'un père d'origine sénégalaise et d'une mère française qui l'élève seule. Elle est la sœur de l'historien Pap NDiaye. Marie NDiaye ne découvrira l'Afrique qu'à 22 ans. Elle commence à écrire vers l'âge de 12-13 ans, et publie son premier roman, *Quant au riche avenir* chez Minuit : elle n'a que 17 ans. Elle entame des études de linguistique à la Sorbonne qu'elle arrête tôt pour se consacrer à l'écriture. Elle part un an pour Rome et la Villa Medici après avoir obtenu une bourse de l'Académie de France.

Son écriture entremêle le réalisme et le fantastique, le réel et le merveilleux : le récit est envoûtant. La critique évoque une « inquiétante étrangeté ». En 1991, avec *En famille*, elle obtient la reconnaissance du milieu littéraire. Puis rencontre le succès public en 2001 avec *Rosie Carpe*, couronné par le Prix Femina. Elle s'ouvre à l'écriture dramatique notamment avec *Hilda* et *Papa doit manger*, pièce avec laquelle elle fait son entrée au répertoire de la Comédie-Française en 2003. Elle est le premier auteur contemporain à y entrer de son vivant. Côté cinéma, elle a co-écrit le prochain film de Claire Denis, *White Material*, qui sortira à l'automne.

Son dixième et dernier roman *Trois femmes puissantes* est paru à la rentrée aux éditions Gallimard. Aujourd'hui, Marie NDiaye vit à Berlin avec Jean-Yves Cendrey et leurs trois enfants. Ils ont écrit *Puzzle* à quatre mains en 2007, un ensemble de trois pièces de théâtre.

Œuvres, romans et nouvelles

- *Quant au riche avenir* - Minuit, 1985
- *Comédie classique* - P.O.L, 1988
- *La femme changée en bûche* - Minuit, 1989
- *En famille* - Minuit, 1991
- *Un temps de saison* - Minuit, 1994
- *La Sorcière* - Minuit, 1996
- *La naufragée* - Flohic, 1999
- *Rosie Carpe* - Minuit, Prix Femina 2001
- *Tous mes amis, nouvelles* - Minuit, 2004
- *Autoportrait en vert* - Mercure de France, 2005
- *Mon cœur à l'étroit* - Gallimard, 2007
- *Trois femmes puissantes* - Gallimard, 2009



Théâtre

- *Hilda* - Minuit, 1999
- *Papa doit manger* - Minuit, 2003
- *Rien d'humain* - Les Solitaires Intempestifs, 2004
- *Les serpents* - Minuit, 2004
- *Providence* - in Jean-Yves Cendrey et Marie NDiaye, *Puzzle*, Gallimard, 2007
- *Toute vérité* - (avec Jean-Yves Cendrey) in Jean-Yves Cendrey et Marie NDiaye, *Puzzle*, Gallimard, 2007

Romans jeunesse

- *La diablesse et son enfant*, ill. Nadja - École des loisirs, 2000
- *Les paradis de Prunelle*, ill. Pierre Mornet - Albin Michel Jeunesse, 2003
- *Le souhait*, ill. Alice Charbin - École des loisirs, 2005

JEAN-YVES CENDREY

Jean-Yves Cendrey est né en 1957 à Nevers et écrit son premier roman en 1988 : *Principes du cochon*. Il a publié une dizaine de romans, la plupart aux éditions P.O.L puis à l'Olivier. Des livres où des êtres meurtris frôlent des comportements brutaux, avec une langue enragée, et avec la volonté d'en découdre avec le monde.

La lecture des *Jouets vivants* apporte un éclairage sur sa vie d'homme et d'écrivain. C'est dans la première partie que se trouve la *Lettre au père* de la pièce *Toute vérité*. Dans la deuxième partie, il raconte l'histoire du village de Cormeilles, en Normandie. L'histoire de l'instituteur Marcel Lechien, criminel, qui abusait les enfants de sa classe depuis de nombreuses années. Jean-Yves Cendrey et sa famille habitent à Cormeilles, et c'est lui qui décide de le conduire au commissariat, puis de déménager.

Il publie ensuite *Parties fines* chez Mille-et-une Nuits et *Corps ensaignant* chez Gallimard. A l'Arbre vengeur, il est l'auteur en 2003 de l'un des premiers livres de l'éditeur, *Conférence alimentaire*, où il met en pièce la figure du père. Il co-signe un livre avec son épouse Marie NDiaye en 2007 : *Puzzle*, suite de trois pièces de théâtre. C'est la première fois qu'il écrit du théâtre. Il publie simultanément à la rentrée *Honecker 21* chez Actes Sud et *Le Japon comme ma poche* à L'Arbre vengeur.

Romans et nouvelles

- *Principes du cochon*, P.O.L., Paris, 1988
- *Trou-Madame*, P.O.L., Paris, 1997
- *Atlas menteur*, P.O.L., Paris, 1989
- *Les morts vont vite*, P.O.L., Paris, 1991
- *Les Petites Sœurs de sang*, Éditions de l'Olivier, 1999
- *Une simple créature*, Éditions de l'Olivier, 2001
- *Les Jouets vivants*, Éditions de l'Olivier, 2005
- *La maison ne fait plus crédit*, Éditions de l'Olivier, 2008
- *Les jouissances du remords*, Éditions de l'Olivier, 2007
- *Honecker 21*, Actes Sud, 2009
- *Le Japon comme ma poche*, L'Arbre vengeur, 2009

Théâtre

- *Providence* et *Toute vérité*, in Jean-Yves Cendrey et Marie NDiaye, *Puzzle*, Comp'Act, 2001 ; Gallimard, 2007



À LA SOURCE DE TOUTE VÉRITÉ...

Très cher père...

Chères Mesdames, bien chères Mesdemoiselles, mes chers Messieurs,

Plaiguez-moi, oui, qui ne suis pas, non, kafkaïste, kafkaphage, kafkaïno-mane, kafkafanique, kafkamanique, kafkaphile, fil à la patte, patatras, patatras la mémé, la mémé La Métamorphose, la métamorphose du chat, du chat du Château de Franz K., ce Château tant chanté qui cependant ne m'enchantait, Château hanté de zéloteurs, Château vide de contempteurs, mais Château qui me laissa froid, pourquoi ?

Sans doute en raison de sa langue, celle du Kafka des fictions. Une langue à moi trop pâle, trop douce, trop plate, jamais ivre, ni déconcertante, ni vipérine, timide avec le sexe, tout entière dévouée à la narration, langue allemande et maternelle pour un Kafka confiant pourtant à Milena qu'il « aime bien mieux le tchèque ».

L'aimerais-je mieux, Kafka, s'il avait écrit en tchèque, et si je le lisais, le tchèque, la question n'intéresse heureusement personne, et ne saurait légitimer ma présence devant vous, dont la raison, sans être inavouable, n'a rien de flatteur : je suis désargenté.

Sachant parler pour ne rien dire, j'envisageais très bien d'être payé pour le savoir, et de vous faire gentiment vous assoupir au son des citations volées et des emprunts travestis, ainsi qu'il est d'usage dans l'université.

Mais, car il y a un mais, un mais dont je suis le premier surpris, si Kafka, styliste sage en dépit des grands remuements de son âme, me semblait ne pouvoir m'inspirer qu'une estime convenue, ma tardive et donc toute récente découverte de sa *Lettre au père*, me fit l'aimer violemment.

La langue de cette lettre, en regard de celle des fictions, m'apparut agile, farouche, insolente. Je la reçus comme un crochet à la pointe du cœur. Je l'entendis tel un tambour battu, tambour guerrier, enfin grondant, enfin saignant et s'unissant au mien pour écorcher les oreilles paternelles, des oreilles qui seront coupées une fois la bête épuisée et transpercée d'un fer fatal.

Ainsi donc, chères Mesdames, bien chères Mesdemoiselles, mes chers Messieurs, permettez-moi d'emboîter la prose à l'ami Franz, et au diapason

de sa *Lettre au père*, de vous découvrir ici ma propre lettre au père, au père que j'ai eu, et qui n'est toujours pas mort, au mépris des pronostics radicaux et parfois très anciens de divers médecins et des assurances de la voyante fidèlement consultée par ma mère, qui, très inexplicablement, n'est toujours pas la veuve qu'elle devrait être depuis plus de vingt ans.

Très cher père...

J'ai lu ma *Lettre*, en ai été payé, et puis je l'ai oubliée au fond d'une boîte à brouillons, projets sans avenir et reste de romans.

Jean-Yves Cendrey
in *Les jouets vivants*



Un colloque sur Kafka

Voilà toujours un repas qu'on ne prendra pas chez soi, et la promesse d'un chèque même modeste, ont justifié pendant longtemps que nous acceptions, Jean-Yves Cendrey et moi-même, telle ou telle invitation à une conférence sur quelque sujet que ce soit, au cours de laquelle il nous serait demandé de lire un texte inédit ou de répondre à des questions sur le sujet présenté. C'est plutôt gaiement que nous nous soumettions à ce genre d'astreintes qui n'étaient que la contrepartie supportable d'une liberté très grande et toujours surprenante même à nos propres yeux.

Il s'agissait cette fois d'un colloque sur Kafka où avaient été conviés des universitaires français et allemands et où à la dernière minute, l'idée était venue à l'organisateur insatisfait de faire venir également deux écrivains, afin de n'être pas qu'entre soi, et sous le coup d'une sorte d'inspiration esthétique probablement, comme certains veulent égayer par la présence d'un femme agréable une assemblée masculine forcément sombre et sérieuse selon les critères habituels. De sorte que nous serions les jolies filles de cette grave réunion, la sympathique et distrayante conclusion d'interventions austères, l'indispensable arrivée des artistes.

Que nous faudrait-il faire ? Rien, en ce qui me concerne, sinon être là. Serait simplement lu un extrait de mon dernier livre de l'époque dont l'organisateur avait jugé l'atmosphère kafkaïenne. En revanche, aucun des livres de Cendrey ne pouvant prétendre à une telle qualification force lui serait de payer de sa personne pour mériter les cinq cents francs et le dîner offert aux participants.

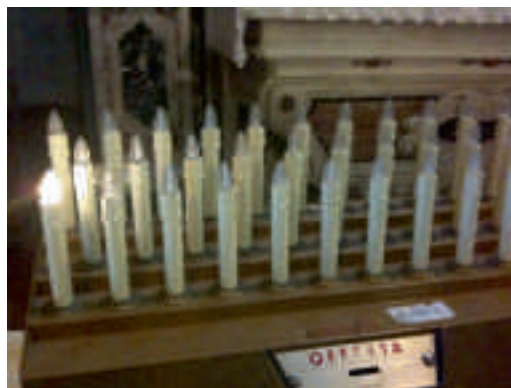
Il lut donc, tout dernier, sa *Lettre au père*. Ce ne fut délassant pour personne. Ce ne fut pas récréatif, ce ne fut pas ornemental, ce ne fut pas le repos de tous ces guerriers des études, ces spécialistes de Kafka qui, secoués, osant parfois un rire, écoutèrent dans le suspens de leur réflexe critique ce qui ne ressemblait à rien de ce qu'ils avaient entendu depuis le matin et qui les plongeait brutalement dans l'intimité cruelle, distante, sarcastique de celui dont ils avaient attendu vaguement une détente, une suave préparation au repas, certainement pas, non, cette entrée en scène d'un père si exotique de son ignominie poissarde.

Il y eut des applaudissements, une impression de surprise cueillie à froid, l'assistance acceptait son plaisir, l'embarras léger.

Il peut y avoir ceci de particulier, dans les textes de commande, que l'auteur leur est reconnaissant. Tel texte qui n'aurait pas été écrit autrement prend une valeur qu'on n'avait pas supposée. On y a mis beaucoup plus de sa vie réelle que dans un texte désintéressé, parce qu'on voulait faire vite et sans trop engager de certaines idées ou images précieuses qu'on destinait à un roman. On a écrit à l'économie, presque en avare. On a fait un texte de cinq cents francs. Et puis voilà que ce fragment mal désiré ne démerite pas au milieu des autres, voilà qu'il a acquis de par lui-même, indépendamment des circonstances de sa conception, sa raison d'être.

Marie NDiaye

préface à l'édition de *Conférence alimentaire*
de Jean-Yves Cendrey



TOUTE VÉRITÉ

Extraits

FILS : « Je ne dis pas, naturellement, que ton action sur moi soit seule cause de ce que je suis devenu », c'est-à-dire ton opposé, mais je te dois reconnaissance pour les facultés de révolte dont je sais faire usage, et même ce goût de l'adversité auquel je succombe quand l'occasion est belle, car, en effet, je les tiens pour beaucoup du formidable combat que j'ai dû mener très jeune et sans appui contre tes cent kilos, tes procès et tes coups, tes humiliations, tes furies délirantes.

PÈRE : Ton entêtement, j'avais entrepris de le briser, pour ton bien, comme on m'a enseigné à le faire, mais c'est moi que j'ai brisé à vouloir te mater, et ça, on ne me l'avait pas enseigné, et moi je crois que le père réduit à l'échec par le fils dans l'éducation de celui-ci est digne d'une certaine pitié. Surtout que le fils s'exagère.

...

FILS : (...) je tiens quand même à te remercier encore, car tu fortifias précocement chez moi quelques saines aversions, et je te dois notamment d'avoir échappé au service militaire, exempté que j'en fus pour avoir déclaré que je refusais l'uniforme et d'obéir à aucun ordre, considérant qu'après dix-sept ans passés sous le feu de ta médiocrité j'étais en droit de vomir le kaki et ma patrie avec, de vomir ma patrie dans le creux d'un képi.

PÈRE : Je suis un militaire qui déteste l'armée. On se ressemble. Bon chat. Je n'aime pas les armes, je n'aime pas les factions (ce sursaut de tout le corps qui te tire dans une telle douleur d'un assoupissement dont tu n'avais pas conscience !), je n'aime pas la discipline. Bon rat. Alors je rentre et j'annonce à ta mère que j'ai démissionné. J'ai droit à rien. Comme j'ai droit à rien, elle rouspète, elle veut que j'y retourne. Mais pas question. J'y suis jamais retourné. Alors ? Je ne suis que la plus belle fille du monde, moi.

...

FILS : Un médecin est venu. Il déclara le nez en miettes. Il commanda à ta femme de se rendre à l'hôpital. Je lui demandai par quel moyen il imaginait qu'elle allait s'y rendre. Il avait la réponse : tu allais bien sûr l'y conduire, tout beurré que tu étais. Malgré mon jeune âge et le respect que l'on doit à des gens qui ont fait tant d'années d'études, j'engueulai le médecin. Il se barra vite fait de cette maison inamicale.

Tu extirpas difficultueusement la voiture du garage, en raclant le mur, m'en souvient-il. Durant tout le trajet tu m'accablas de menaces, tandis que la voiture divaguait à sa guise à travers la ville.

PÈRE : Je conduisais et je te menaçais en même temps ? Tu crois que tu peux faire avaler ça ? Je conduisais et je te demandais de m'aider à trouver la route et j'avais tellement mal aux cervicales que ça me rendait inquiet et c'est possible que je n'aie pas usé de toutes les formules de politesse que tu attendais sans doute dans une situation pareille. C'est possible, je l'admets.

FILS : Nous passâmes plusieurs fois devant l'hôpital sans que tu en trouves l'entrée.

Une infirmière prit ta femme en charge.

Mon frère et moi l'attendîmes dans un couloir.

Où étais-tu passé, je l'ignore.

J'imagine que, très courageusement, tu gardais la voiture.

L'infirmière revint, seule et blême. Elle nous demanda à mon frère et moi : C'est le papa qui a fait ça ? Je répondis : Oui. Elle repartit.

Nous rentrâmes.

Ce fut une aventure sans suite.

PÈRE : Les suites, je les sens dans ma nuque, surtout quand il va pleuvoir. Il paraît que ça joue, l'humidité, sur les traumatismes.

Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey

Toute vérité. Puzzle. Editions Gallimard

ENTRETIEN AVEC JEAN-YVES CENDREY

Vous ne l'avez jamais entendu au théâtre, ce texte ?

Je ne l'ai jamais entendu, mais je l'ai dit ! J'avais écrit la partie du fils pour une intervention à l'Odéon, ce que Marie explique dans la préface. C'était pour une conférence alimentaire sur Kafka. On trouve dans l'œuvre de Marie des échos avec celle de Kafka, mais pour moi, c'était beaucoup plus difficile... ! Il a fallu que j'écrive. C'était un texte de commande pour une somme assez réduite à l'époque, mais importante pour deux jeunes écrivains survivants à Paris dans des conditions précaires. J'aime beaucoup la préface qu'a faite Marie, elle dit une jolie chose à propos des textes de commande : il y a ce qui échappe de ce qu'on y met. Ces textes-là peuvent prendre avec le temps une valeur singulière. Comme elle dit, on écrit « en avare ». Un roman, c'est quand même un objet assez élaboré. Ce sont des idées savantes, on les élabore, elles sont faites d'une mosaïque d'impressions, d'histoires recueillies, et l'amalgame se fait au moment de l'écriture. Ce n'est pas le cas pour un texte de commande parce qu'on écrit, dit-elle, « en avare », c'est-à-dire qu'on va au plus près de soi. On ouvre un tiroir de son cœur ou de son foie ou de ses intestins, et on en tire une matière immédiate à laquelle on fait subir un traitement léger. On essaie de faire vite, on est mal payé pour ça. Ce texte a été écrit en une soirée. Je l'ai revu passer au cours d'un déménagement récent : je l'avais écrit sur un demi cahier de brouillon. Je ne l'avais même pas tapé à la machine, j'avais juste coupé en deux un petit cahier de brouillon rose. Je l'avais lu avec la réaction que Marie décrit : incongruité de l'objet et en même temps stupéfaction qui n'était pas du tout inintéressante, qui a déconcerté. Je ne lis pas de façon tiède, je lis ! J'aime cet exercice-là et j'en ai mesuré les effets sur l'auditoire... Marie et moi avons vu certaines vertus théâtrales du texte.



Elle a donc eu envie de s'y immiscer ?

Elle avait cette idée qu'elle pouvait faire pendant au discours du fils. On a élaboré ensemble une sorte de « structure mentale » de l'opposant, mais ensuite elle a écrit cette deuxième partie dans une liberté absolue. On n'a pas travaillé ensemble, pas du tout. C'est un travail de Marie NDiaye glissée dans la peau du père et bourreau de l'autre personnage qui se trouve être son mari. C'était psychologiquement un rien risqué ! mais la littérature, c'est aussi ça. Pour *La Maison ne fait plus crédit*, je me suis mis dans la peau de l'amant de ma mère, qui était un personnage d'une vulgarité crasse et d'une misère intellectuelle absolue. C'est un des privilèges de l'écrivain que de pouvoir vivre des situations pénibles. Et d'ailleurs, le texte de Marie ne m'est pas absolument agréable. Au sens où il est redoutable. Il n'y a pas de ménagement du fils. Quand Marie a eu terminé, on l'a lu ensemble, à voix haute et on a effacé ici et là quelques points de soudure. Un petit coup de meuleuse et des petits riens, mais le texte à partir de là était fait.

Elle a travaillé à partir de ce que vous lui aviez raconté ?

Je ne le lui ai pas raconté pour ce travail-là. Il y a des choses qu'elle sait parce que nous avons 23 ans d'histoire amoureuse maintenant. Quand on s'est rencontrés, on s'est présentés. A l'époque j'étais encore un hurluberlu un peu difficile à cerner, d'une instabilité absolue dans l'existence, qui ne travaille pas et ne veut pas travailler, et a réussi à ne jamais travailler ! D'ailleurs adolescent, tout jeune, j'étais un inculte...

Vous dites que jeune, vous avez longtemps été « inculte » ?

Oui ! A 17 ans, j'étais inculte. Sans livres. Quand je vois ce que lit mon fils... il vient d'avoir 16 ans et d'acheter *L'histoire du bolchevisme*. Moi à 15 ans, je collectionnais les points à la papeterie : après 20 points j'avais droit à une bibliothèque verte. C'est une histoire à la Cosette mais je me souviens très bien, je revois la maison de la presse du petit centre commercial de la Cité du Champ de manœuvre... il y a la poésie de tout ça : une chose plate, une architecture minable...

Quand vous « présentez vous » avec Marie NDiaye ?

Elle vient d'avoir son bac et a déjà une lassitude absolue du modèle d'existence que la société, la famille, la fac proposent. Elle est déjà complètement écrivain et a publié *Quant au riche avenir*. Et moi ignorant,

inculte comme je l'étais à l'époque, quand ce livre me tombe entre les mains, j'ai eu l'impression de reconnaître des choses : une volonté, une rage. Ce n'était pas un livre tranquille, il sortait d'un esprit tout à fait singulier. Donc la séduction a commencé entre elle et moi par les textes. Après, je l'ai séduite par notre correspondance. On s'est écrit pendant des mois et des mois sans jamais se voir ni se parler. Un peu à l'ancienne, très 18^e ! Ça a commencé comme ça. Je ne sais pas si ça nous a servi pour cette pièce, mais c'est aussi une forme de correspondance. En tout cas Marie ne fait pas de cadeaux. Quand vous voyez ses livres, vous auriez de la peine à m'en citer un où un homme a vraiment le beau rôle... Là, elle s'est sentie à l'aise alors que ce n'est pas absolument évident, on était sur une ligne d'ambiguïté excitante peut-être pour un couple d'écrivains, intellectuellement risquée...



La parole du fils, c'est une adresse à une assemblée avant d'être une adresse au père ?

Oui, le fils ignore la présence du père. L'idée c'était ça : une mise en danger du premier texte. Et l'histoire se retourne. Quand on est enfant et qu'on est victime, et qu'adolescent ça continue, on est au rebord de la mort, dans la détresse, on est le faible. Si on frappe son bourreau, on devient sacrilège avec, non pas simplement son père, mais tout ce qu'il représente, toutes les formes d'autorité. On pulvérise Dieu aussi, parce que Dieu a donné un coup de main à mes parents quand même ! On m'envoyait au catéchisme : « tu honoreras ton père et ta mère ». J'aimais bien la formule que j'ai écrite : « je rentrais à la maison me faire taper dessus, et, je le confesse... réprover mes parents plutôt que les honorer ».

Mais en même temps ça fait peur, parce que Dieu doit vous punir pour ça. Il avait le bras long paraît-il, donc dans mon lit, une fois seul et a priori préservé des violences, ça faisait peur. Préservé quoique, il y a beaucoup d'histoires catastrophiques dans ces milieux populassiers, de petits personnages : mes parents sont quand même des petits électeurs de droite frustrés et haineux. Avec derrière l'Indochine, l'Algérie, l'alcool, vous voyez ce mélange, vous secouez bien ça donne toujours les mêmes scènes, et elles sont nocturnes en général. Les grandes catastrophes, les coups, les arrivées dans les hôpitaux, les nez cassés, c'est la nuit. Et la menace est toujours là. Un moment on fait fi de tout ça, on défie tout le monde et derrière la société entière, et il faut continuer à le faire. Parce que moi j'ai l'impression que, même à Paris, où de toute évidence je suis tiré d'affaire, si je trouvais cette société aimable, je montrerais un signe de faiblesse et je serais en danger. Je deviendrais vulnérable. Mais de fait je ne me force pas : je ne la trouve toujours pas aimable, donc ça se passe bien. Des ennemis on peut toujours s'en trouver. C'est vrai que quand on devient écrivain, on a tellement renversé l'histoire qui devait s'écrire qu'on prend un peu le pouvoir. On peut raconter sa version de ce qui a précédé. Et pour un ancien enfant, qui non seulement ferraille pour devenir autre chose que ce qu'il devait être, mais aussi se soucie d'autres malheureux comme lui... Et ça sans amour de l'humanité, mais par haine des bourreaux de ces enfants-là. Dans l'affaire des *Jouets vivants*, le sort de certains jeunes gens était d'un pathétique absolu, et certains m'ont fendu le cœur. Mais en même temps, je ne les ai jamais aimés au sens plein du terme, et surtout pas aimés parce qu'ils avaient souffert. Ça s'appelle la compassion, et j'en ai absolument horreur. C'est aimer la souffrance des autres. J'agis vraiment par haine des bourreaux. En écrivant on peut exercer cette haine, exercer un certain pouvoir et avoir à son tour une certaine autorité.



La partie écrite par Marie vient mettre en danger cela puisque cette autorité, on la remet sur le tapis vert et la partie n'est pas si facile. Marie est venue inciser ici et là avec la perversion et l'hypocrisie que le langage permet. Et ça pourtant, elle ne l'a pas connu parce que c'est une fille sans père. Elle ne connaît pas l'hypocrisie et les bricolages de l'histoire, elle connaît le silence absolu : il n'y avait pas d'histoire. Mais elle a bien senti comment ça marchait, c'est-à-dire que l'histoire est réécrite. Je l'ai vu très souvent à l'œuvre dans ma propre famille, au fil des années, il y a des versions nouvelles et édulcorées de certains événements.

C'est par exemple le souvenir de la scène de Baden-Baden...

Oui on avait une petite 4L bleu ciel, comme il y en avait beaucoup à l'époque. Et elle s'est retrouvée avec un bec de lièvre terrible après le choc avec une borne : le capot est soulevé, tout est enfoncé, elle est morte. Et mon père est là, manifestement ivre, en train de discuter le placement de cette borne. C'est un traumatisme absolu. On ne sait plus que penser, où est la vérité ? On ne sait pas. Ce qui est intéressant comme dynamique dramatique, c'est que j'ai l'impression qu'on peut assez naturellement aller vers le fils, mais quand les mêmes histoires sont racontées par le père dont on se méfie, on peut mettre un bémol sur les choses. C'est toute la fragilité du témoignage aussi. Ça n'affaiblit pas, ça rend au contraire plus complexe, plus intrigante la tension qui est sur un fil. Même le fils est mis à l'épreuve. Parce que si on a été victime, on peut être exempté toute sa vie de tout un tas de responsabilités. Je l'avais dit de manière ironique : quand même c'est bon, j'ai une sorte de permis de tuer, de permis de voler, parce qu'avec un avocat pas trop con, j'aurais quelques circonstances atténuantes au regard de l'histoire. Quand on fera ma biographie, il y aura quand même quelques éléments qui doivent plaider en faveur d'un peu de compréhension de la part de la société. C'était dit de manière ironique, mais en littérature on ne doit pas s'exempter de quoi que ce soit, il faut que ça reste dangereux, sinon ce n'est pas aussi excitant.

Jean-Yves Cendrey

9 septembre 2009

Propos recueillis par Aurélie Charon



ENTRETIEN AVEC MARIE NDIAYE

Comment est née cette envie de vous infiltrer dans la *Lettre au père* ?

On avait essayé assez longtemps, avec Jean-Yves, d'écrire une pièce à quatre mains. Mais ça n'allait pas, on s'ennuyait, ça ne marchait pas. Donc il y a eu cette idée que je m'insinue dans ce texte qu'il avait déjà écrit, et l'unique moyen de le faire était que je fasse la voix du père puisque lui était le fils. Pour en quelque sorte venir lui rendre justice, puisqu'on a affaire seulement aux accusations du fils, sans que le père soit là pour se défendre. Ce n'est pas que je le défends, mais en tout cas je le fais exister face aux accusations du fils.

Ce qui n'était pas forcément agréable pour Jean-Yves Cendrey, même dérangent...

Oui c'était évident. Si je faisais la voix du père, ça n'avait aucun sens et aucun intérêt que je reprenne à mon compte les accusations du fils. L'idée n'était pas que j'aïlle dans le sens du fils, l'idée n'était pas que j'accable le père au-delà de ce que le fils avait dit. L'intérêt, c'était que le père se défende ou réplique avec ses propres armes. Et l'effet dérangent, troublant que ça a pu avoir sur Jean-Yves était inévitable. Mais en même temps je crois que ça lui a fait plaisir d'être troublé de cette façon-là.

À la lecture, on peut penser que la parole du père est une parole d'outre-tombe...

Oui, il me semble que quand je l'écrivais, il était clair que cet homme était mort. C'était assez évident que le père répliquait depuis l'au-delà. Ce n'est pas vraiment un dialogue, le fils n'entend pas. En revanche « le vieux », puisque c'est un vieux maintenant, entend lui les accusations du fils. Le fils parle, le père entend, mais pas le fils qui continue. C'est venu de la structure même du texte, parce qu'au départ c'est une lettre sans réponse. C'est comme si le fils avait écrit ou raconté, et que très longtemps après, le père répond mais sans que le fils soit là.



Vous avez coupé le « Très cher père » du début de la lettre qui est publiée dans *Conférence alimentaire et Les Jouets vivants*...

Je n'ai pas le souvenir exact de la manière dont on a fait disparaître « Très cher père ». C'est venu du fait que tout à coup c'était un dialogue, donc ce n'était plus une lettre. Il n'y avait plus de sens à ce que le début soit *Très cher père*. Il fallait gommer le côté épistolier du texte.

Est-ce que vous êtes d'accord pour dire qu'il y a de l'humour ? qu'on peut rire ?

Oui, j'espère que ça se ressent oui !

L'humour qui vient surtout de la juxtaposition des accusations du fils avec la défense du père : sa façon de reprendre les mots, de rectifier le récit...

J'espère oui ! que cet humour-là passe. Sinon c'est juste sinistre, épouvantable ! alors que si c'est épouvantable, cela doit quand même être contrebalancé par la drôlerie ou le grotesque. Mon intention était qu'à la fin, on sente que certes, cet homme a été un mauvais père, mais qu'il a peut-être certaines circonstances atténuantes. Lui-même n'a pas été bien élevé, lui-même n'a pas eu un père idéal, loin de là. Depuis la jeunesse il a accumulé ses rancœurs, ses propres griefs et voilà : si ça n'excuse pas, ça peut expliquer un peu.

Et pour ça, vous avez eu besoin que le père prenne le public à partie ?

Oui sans doute qu'il y a cette question de l'impudeur, de la relative indécence à être sur scène et à montrer à des inconnus ce qu'a été sa vie misérable, avec tous ces détails de vie pratique plus ou moins mesquins. D'un seul coup il veut faire honte à tous ces gens qui se repaissent de ces histoires en leur disant : mais ce sont les vôtres aussi.

Ça met en danger cette impunité avec laquelle un écrivain peut écrire aussi... Avez-vous « négocié », changé des choses après la lecture de Jean-Yves Cendrey ?

Non, il a tout accepté. On aurait pu discuter, mais implicitement le principe était que j'avais une liberté absolue. Et je n'avais pas envie de faire n'importe quoi, ce n'était pas une joute du tout... ça a été très simple et très joyeux, tout ça !

Ce qui déclenche le sourire, ce sont ces proverbes utilisés sans cesse par le père, comme un tic verbal...

Il utilise à tout bout de champ des proverbes qu'il déforme. Jean-Yves m'avait suggéré d'utiliser souvent l'expression « Chef ». Quant aux proverbes, c'était venu... je ne sais plus exactement de quel fait divers. Il y avait eu une histoire épouvantable, un père ou un mari criminel, et nous avions été frappés d'entendre que cet homme aimait beaucoup user de grande phrases, de proverbes qui disent tout et rien, donc cette idée des proverbes trafiqués, tronqués, vient de là. Et le titre vient de là bien sûr.

C'est vous qui avez proposé le titre ? Jean-Yves Cendrey dit de vous que vous avez souvent du mal à les trouver...

Oui c'est vrai, mais ça m'arrive ! Du coup comme l'idée du proverbe tronqué m'avait plu, je l'ai reprise dans une autre pièce que j'ai écrite : Rien d'humain. « Rien d'humain ne m'est étranger ». C'est pratique les proverbes. Les proverbes ou les citations bibliques. C'est ce qu'on trouve dans les pages roses du dictionnaire avec les citations latines...

Marie NDiaye

14 septembre 2009

Propos recueillis par Aurélie Charon

MARIE NDIAYE AU THÉÂTRE

L'œuvre théâtrale de Marie NDiaye compte peu d'ouvrages. Six pièces sont publiées à ce jour : *Hilda* (1999), *Papa doit manger* (2003), *Les Serpents* (2004), aux éditions de Minuit. *Rien d'humain* (2004), aux Solitaires intempestifs et *Providence* et *Toute vérité* chez Gallimard. Mais la création de ses deux premières pièces fit événement.

Hilda

C'est à Laura Pels, la directrice américaine du théâtre de l'Atelier à Paris depuis 1999, que l'on doit la création de *Hilda* de Marie NDiaye. S'inscrivant dans la tradition de la maison de Dullin et des Barsacq, elle s'efforce de créer un répertoire novateur souvent inédit en France. Laura Pels décide de mettre à l'affiche en février 2002 *Hilda*, publié en 1999 par les prestigieuses Editions de Minuit au catalogue théâtral impeccable : Beckett, Duras, Koltés.

Zabou Breitman, sollicitée pour le personnage principal de Madame Lemarchand, adore le texte et le rôle. Elle est donc choisie par les producteurs Laura Pels et Frédéric Franck, de Scène Indépendante Contemporaine (S.I.C.).

A Frédéric Bélier-Garcia – réperé alors pour son travail très personnel sur des pièces contemporaines de Gregory Motton, Yasmina Reza – revient la belle et difficile tâche de mettre en scène un texte déjà remarqué par la presse. Avant sa création, Michèle Grazier note dans *Télérama* : « pour écrire ce petit chef-d'œuvre de violence et de retenue, il fallait à Marie NDiaye cette grâce que les funambules partagent avec les grands écrivains ».

Que raconte *Hilda* ? Qu'on peut avoir de l'argent, avoir été révolutionnaire et prendre – sans état d'âme – des gens de maison. Une simple question de juste rémunération. C'est le discours que tient Madame Lemarchand, une patronne moderne. Elle explique, elle démontre, elle répète le prénom de Hilda. Cette Hilda qu'elle veut à son service et modeler à sa façon, à son image presque, à l'image de celle qu'elle aimerait être. Une bonne mère et une bonne épouse. Cette histoire de la patronne qui vampirise son employée pourrait être anecdotique. Mais sous la plume de Marie NDiaye, l'asservissement de la servante atteint de telles extrémités qu'il devient assez emblématique de toute relation maître / serviteur.

Dans un décor néo-réaliste de Jacques Gabel qui rassemblait à la fois le jardin de Madame Lemarchand et un appartement, Zabou Breitman,

dirigée finement par son metteur en scène, rendait bien compte des égarements possessifs de cette « bourgeoise de gauche » ; à ses côtés, discrets mais justes, deux autres comédiens, Eric Savin et Céline Guignet. Le spectacle plût au public et à la presse. *Hilda* reçut le Prix de la meilleure création française décerné par le Syndicat professionnel de la Critique en juin 2002.

Cerise sur le gâteau de *Hilda*, Caroline Gonce était l'assistante de Frédéric Béliet-Garcia sur le spectacle. Passage de témoin, elle fait sa première mise en scène avec *Toute vérité* de Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey au Nouveau Théâtre d'Angers que dirige depuis 2007 Frédéric Béliet-Garcia.



Papa doit manger

C'est le 22 février 2003 qu'a lieu la première de *Papa doit manger* au Théâtre Français, salle Richelieu. Dix-huit mois auparavant, le comité de lecture de la Comédie-Française – qui compte académicien et personnalités du monde des arts et lettres – a fait entrer au Répertoire officiel ce texte. Très rares sont ceux qui ont cet honneur, pour exemple, de grands auteurs n'entreront au répertoire officiel qu'après NDiaye : Marguerite Duras, seulement en 2002, avec *Savannah Bay*, Valère Novarina en 2006 avec *L'espace furieux*, Bernard-Marie Koltès en 2007 avec *Retour au désert*, et Michel Vinaver en 2009 avec *L'Ordinaire*.

L'entrée de NDiaye est un événement à plus d'un titre. C'est un jeune écrivain, une jeune femme noire... De plus, elle est davantage connue comme romancière (prix Fémina 2001 pour *Rosie Carpe*) que comme dramaturge, une seule pièce publiée en 1999.

Papa doit manger est un texte qui échappe à toute classification.

Quelle est sa trame ? Dix ans après avoir abandonné sa femme et ses filles, un homme revient au domicile conjugal comme si de rien n'était, sans témoigner la moindre culpabilité. Au contraire, il serait presque exigeant. Car pourquoi ne l'aimerait-on plus ? Devant cet être magnétique distribuant mots d'amour et gestes d'abondance, l'épouse essemblée se sent succomber, mais la famille surgit pour la mettre en garde contre cet homme aux projets aussi noirs que sa peau...

Alors que dans *Hilda*, l'héroïne n'apparaît pas sur le plateau, le personnage de Papa est lui bien présent dès le début de l'œuvre. C'est lui qui lance la première réplique : « C'est moi, mon oiseau. C'est moi Papa est revenu ». NDiaye part d'une langue simple, presque minimale, née d'une sorte de cataclysme qui n'aurait laissé que les mots courants, indispensables.

Comme le notait Franck Venaille dans le journal de la Comédie-Française publié à la création : « Des mots pauvres suffisent aux pauvres gens. C'est du moins ce que disent les riches. D'emblée, Marie NDiaye choisit son camp et cela non pas au nom d'une idéologie, simplement en écrivant presque comme les gens un peu décevants le font. C'est évidemment ce **presque** qui donne tout son charme vénéneux à ce texte, qui le fait tantôt tourner vers le réalisme, tantôt vers le subjectif. Dans quel but ? peut-être tout simplement de montrer, de mettre en scène, de révéler à certains aveugles l'immense appétit d'un homme noir, d'un groupe social noir, bientôt d'un continent noir entier. »

Commande à l'origine de France-Culture, le manuscrit de *Papa doit manger* ne comporte aucune didascalie. Tout est ouvert. Libre au metteur en scène de construire sa proposition scénique. André Engel choisit l'option d'une scénographie hyper-réaliste de Nicky Rieti, qui concrétise des espaces privés ou collectifs d'une H.L.M. Bakary Sangaré, auteur d'origine malienne, qui a joué avec Peter Brook, incarnait avec beaucoup de justesse et de faconde Papa. Parmi ses filles, Rachida Brakni qui fait actuellement une brillante carrière au cinéma.

Daniel Besnehard



PÈRE ET FILS - VARIATIONS

Être père, ce n'est pas sorcier. C'est un lapin dans un chapeau. C'est magie. Si pas de lapin, prenez le chat, ça marchera tout aussi bien. Ce sont les premiers pas que vous accompagnez à reculons, les mains offertes. Ce sont des bosses et des égratignures, un front à peindre en jaune et des genoux en rouge selon que vous tirez de votre palette arnica ou mercurochrome. C'est avoir un mouchoir, toujours avoir un mouchoir. C'est sucer une tétine salie de terre quand vous n'avez que votre bouche pour la rendre acceptable. (...) Être père, c'est avoir été fils et bricoler avec ça. (...) Vous à qui on n'avait appris que l'addition des coups et des humiliations, avez découvert la mathématique de la paternité légère. Vous êtes père et vous n'êtes pas sérieux pour autant. (...) Être père, c'est une suite d'événements, petits et grands, dans la mémoire des lieux où ils se sont produits. Ce n'est jamais de la théorie. C'est de la pratique. Être père, ça ne s'explique pas, ça se raconte.

Jean-Yves Cendrey

Être père, disent-ils, L'Iconoclaste, Paris, 2009

On aime les filles pour ce qu'elles sont, et les fils pour ce qu'ils promettent d'être.

Johann Wolfgang von Goethe

Il est si peu d'enfants à égaler leurs pères ; pour tant qui peuvent moins, combien peu peuvent plus !

Homère

Odyssée

Je n'ai jamais voulu avoir d'enfants, de peur de faire un petit soldat, un militaire, un tueur. On n'est jamais sûrs...

Arletty

Libération

On possédait mon père à la flatterie. Aussi vaniteux que bête, il s'engageait bénévolement à donner sa vie ou sa liberté en échange d'un mot bien placé et flatteur pour ce qu'il croyait être son honneur.

Louis Calaferte

Requiem des innocents

La pire colère d'un père contre son fils est plus tendre que le tendre amour d'un fils pour son père.

Henry de Montherlant



Je tâche de marcher sur les traces de mon père ; mais je n'ose me flatter d'égaliser jamais ses vertus. Me conduire autant que je peux par ses principes, c'est tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire.

Denis Diderot

Je suis convaincu que tu ne pouvais pas faire un mauvais choix ; si tu lui as permis de vivre avec toi sous un même toit, c'est qu'elle le mérite, j'en suis sûr : en tous cas ce n'est pas au fils de juger le père, surtout quand il s'agit de moi avec un père tel que toi qui n'a jamais entravé en rien ma liberté.

Ivan Tourgueniev
Pères et fils

Un enfant n'a jamais les parents dont il rêve. Seuls les enfants sans parents ont des parents de rêve.

Boris Cyrulnik
Les nourritures affectives

Le père et la mère doivent tout à l'enfant. L'enfant ne leur doit rien.

Jules Renard
Journal

J'essaierais, par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vive amitié et bienveillance non feinte en mon endroit, ce qu'on gagne aisément en une nature bien née. Je veux mal à cette coutume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enjoindre une étrangère, comme plus révérentielle, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourvu à notre autorité, nous appelons Dieu tout-puissant père, et dédaignons que nos enfants nous en appellent. C'est aussi injustice et folie de priver les enfants qui sont en âge de la familiarité des pères et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austère et dédaigneuse, espérant par là les tenir en crainte et obéissance. Car c'est une farce très inutile qui rend les pères ennuyeux aux enfants et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par conséquent le vent et la faveur du monde ; et reçoivent avec moquerie ces mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ni au cœur, ni aux veines, vrais épouvantails de chènevière. Quand je pourrais me faire craindre, j'aimerais encore mieux me faire aimer.

Michel de Montaigne
Essais, livre second



À la maison, le Héros, c'était une autre histoire. Il s'assurait d'une claquette que son dîner était prêt. S'assurait d'une claquette que les devoirs étaient faits. S'assurait d'une claquette que tout était réglé comme du papier à musique. Et si ça ne marchait pas, une ceinture, un coup de poing ou deux, ou, une fois, une vieille planche à lessiver. N'importe quoi pourvu que ça soit capable de maintenir l'ordre dans le monde d'Edgar Kenzie. J'ai regardé ses yeux parce que je ne voulais pas regarder le fer à repasser, et ce que j'ai vu dans ces pupilles sombres était un troublant mélange de colère, de peur, de haine, de sauvagerie, et, oui, d'amour, de cela aussi, dans une version bâtarde. Et c'est là-dessus que j'ai fixé mon attention, à ça que je me suis accroché, que j'ai adressé mes prières, quand mon père a violemment remonté ma chemise jusqu'à mon sternum et m'a appuyé le fer sur le ventre.

Dennis Lehane

Un dernier verre avant la guerre, Payot & Rivages

Il y a deux types d'hommes : ceux qui cherchent leur père, et ceux qui cherchent à tuer leur père.

Eliette Abecassis

Mon père

Ne pas savoir qui est son père, c'est ça qui guérit de la peur de lui ressembler.

André Gide

Les Faux-monnayeurs

Des mois encore passèrent. Il ne la voyait plus. Mais il souffrait jour et nuit, rongé, dévoré par sa tendresse de père. Pour embrasser son fils, il serait mort, il aurait tué, il aurait accompli toutes les besognes, bravé tous les dangers, tenté toutes les audaces.

Guy de Maupassant

Contes du jour et de la nuit

Un proverbe dit : "Tel père, tel fils." Un autre : "À père avaro, enfant prodigue." Lequel croire ?

Alphonse Allais

Aujourd'hui, c'est du napalm que l'adulte met dans la tête des enfants et il est étonnant qu'il s'étonne quand l'enfant fabrique des cocktails molotov même avant d'être adolescent.

Jacques Prévert

Choses et autres



